

"Vous crachez dans la soupe" ou "la boîte à idées", il faut choisir !

le blog de François SERVENIERE

<http://www.myspace.com/francoisserveniery/blog/541151683>



Vous arrivez dans un nouveau contexte professionnel, politique, social, économique et naturellement vous avez un regard neuf... vous vous exprimez... vous dérangez... il ne se passe pas beaucoup de temps avant que l'on vous susurre à l'oreille que *"vous crachez dans la soupe"*. Situation classique ! Mode de pression standard pour que vous la fermiez ! Non ! Vous êtes neuf, volontaire, dynamique, vous êtes et vous vous voyez ainsi. Vous ne supportez pas que les projets, les entreprises, les organisations, les choses, les idées n'avancent pas, que la sclérose et la paralysie gagnent votre monde. Comme vous aimez, vous voulez améliorer, participer au progrès, aller de l'avant. Vous vous dites : *"Rien de pire que les cyniques qui n'aiment pas, mais n'aiment pas du tout, et qui profitent, se nourrissent sur la bête, sans jamais rien lâcher de leurs tripes, de leurs envies et de leurs visions des choses, donc de leurs richesses. En ont-ils par ailleurs ? Vaste question !"*

C'est devenu assez commun comme attitude et façon de faire en Europe par les temps qui courent, vieux pays, vieilles traditions et vieilles civilisations. Ici, il ne faut plus faire de vagues, on somnole, on digère, repus, car *"la soupe est bonne"*, tout du moins en apparence et provisoirement. Ici, on jette l'anathème et le discrédit sur celui qui montre la vérité dans ce qu'elle a de plus cru. Ici, l'on ostracise et l'on vilipende dès que l'on sort du schéma de la pensée unique, l'on transmet le dossier personnel à son tribunal de facto, l'on jette ce que l'on avait admiré avec autant de célérité qu'on l'avait porté aux nues. Ici, les formes sociales, politiques et économiques sont sur le déclin, fermées, réactionnaires, conservatrices, obsolètes, ce n'est pas une question de couleur politique, c'est transversal, c'est fondamental, c'est le séant même, la base, le piédestal de ces sociétés... On se demande à quand remonte la jeunesse et le dynamisme de ces contrées. Ça et là, innombrables mais isolés, des situations autonomes et des êtres indépendants, admirables, entièrement tournés vers l'avenir au lieu d'être arc-boutés sur le passé ! Dans ces niches subsistent la volonté, l'esprit d'entreprise, le reliquat de cette énergie spirituelle originelle, de celle qui a fondé ces civilisations qui ne vivent plus aujourd'hui qu'autour de leurs musées, de leurs dates de commémorations, de leurs campagnes au bord de l'asphyxie, de leurs avantages sociaux dont chacun profite, de leurs subventions déversées sans aucune précaution ou analyse de besoin ni obligation de résultat en retour, de leurs entreprises qui délocalisent, de leurs États et organisations territoriales pharaoniques et pléthoriques mais endettés jusqu'au cou, toutes et tous en situations bien précaires. Cultures et civilisations enfin où le culte de la retraite, période naturelle où l'actif se repose après une vie productive bien remplie, envahit même la jeunesse qui n'a pas encore développé son talent et son énergie au travail, au mépris de la prophétie de Georges Bernanos *"quand la jeunesse se refroidit, le reste du monde claque des dents"*. Même les fermes se *"muséalisent"*. Visitera t'on un jour une classe d'école avec enfants et professeurs interprétant et mimant l'enseignement, comme sur une scène de théâtre, pour distraire nos touristes asiatiques avec le commentaire *"voilà comment se passait une classe d'enseignement, en France, au XX^e siècle"* ? On peut sincèrement se poser la question puisque notre avenir se situerait dans le tourisme, le seul secteur qui progresse économiquement. Les enfants doivent donc se former dès le plus jeune âge... au tourisme ! C'est de l'humour (noir) et je force le trait, bien sûr !

Ailleurs, dans les pays dits jeunes, neufs ou émergents, ne serait-ce que par leur démographie (jeune = démographie galopante, vieux = attitude malthusienne), au Japon (dynamisé par le sursaut moral au sortir de l'immonde bombe atomique), au Brésil, au Maghreb, dans les pays anglo-saxons du nouveau

monde, en Inde et en Chine (malgré l'esclavagisme, la modicité, la précarité de la vie humaine), cette attitude critique et constructive qui nous vaut ici le "*vous crachez dans la soupe*" s'appelle là-bas "*la boîte à idées*". Réfléchissons ! Deux mondes, deux attitudes : monde ancien "*cracher dans la soupe*", monde moderne "*boîte à idées*". Raccourcis sémantiques, oui, mais réalités tangibles et prégnantes ! On a décidément ce que l'on mérite. Ici, mondes statiques, immobiles, où le sang neuf coule difficilement, canalisé au mieux, enfermé derrière des écluses qui ne s'ouvriront jamais au pire, situation que l'on définit par "*le plafond de verre*", mondes où le népotisme et la concupiscence, les nouvelles et anciennes aristocraties économiques, familiales, institutionnelles, professionnelles règlent les rapports humains avant l'énergie du travail, du talent, du mérite et de la créativité, mondes condamnés donc à mourir à plus ou moins long terme. Là-bas, mondes en mouvement, où le sang neuf, malgré les erreurs, le chaos par endroits et les ratés dus à une trop grande vitesse de développement, irrigue la société, où le mandarinat périclité s'il ne produit plus, mondes tendus, violents et durs pour les individus, mondes pointus et exigeants pour les relations humaines, mondes peu protecteurs certes mais mondes condamnés à réussir, par la force des choses, par la volonté individuelle et par la puissance d'un corps social à l'image du bœuf qui laboure (proverbe chinois "*le bœuf est lent mais la terre est patiente*", selon une seule direction contrairement à nos sociétés protégées où paradoxalement le chaos à force d'individualisme n'est jamais très éloigné), par l'effort et le sacrifice collectif, par le renouveau et la puissance financière qui en découle.

Ne nous faisons plus aucune illusion, tout le monde l'admet enfin, nous vivons ici actuellement et depuis trop longtemps à crédit. Un crédit sur notre descendance et un crédit sur la richesse passée de nos sociétés, un crédit que nous octroient ces pays neufs et dynamiques, pas sur notre bonne tête ou notre capacité de remboursement, mais plus prosaïquement sur l'hypothèque de notre capital foncier, architectural, muséal, entrepreneurial. Finalement, ainsi qu'agirait tout banquier, d'où qu'il vienne ! On ne peut plus rembourser ni l'intérêt ni le principal, on se sert donc de la caution... "*On ne prête qu'aux riches*" dit l'adage populaire. Oui, mais de quelle richesse s'agit-il, de celle créée par l'activité d'aujourd'hui ou de celle du passé ? Autrefois, il n'y a pas si longtemps, la vie était ici brève et précaire, il ne faut certes pas regretter notre confort et notre santé actuels. Mais l'absence de sécurité, la malnutrition associée à une insalubrité épouvantable qui limitaient de facto le temps de l'existence y propulsaient aussi l'énergie et l'élan vitaux, la créativité aux bornes du possible, les œuvres et les constructions du passé en témoignent. Il y a ici aujourd'hui, c'est très frappant quand on regarde, écoute, lit, un talent et une énergie dans les œuvres inversement proportionnels au confort dont bénéficient les créateurs. En résumé, plus le confort est important, plus le génie s'étirole, se délite, plus la fatigue et le nombrilisme envahissent les proses, les images, les musiques, à l'image d'un star-system "*auto tourné sur lui-même*", plus il y a de production artistique certes, mais plus cet art s'aplatit, se nécrose, s'accessoirise, se banalise, se répand et s'étale pour répondre aux injonctions productivistes de plus en plus pressantes de nouveaux médias de plus en plus nombreux, dont les objectifs premiers sont le flux et le remplissage d'espace "*culturel*", ce que l'on appelle en France le PAF, le *Paysage Audiovisuel Français*... Quel acronyme délicieusement choisi ! Car à l'instar du droit, la production artistique possède deux cases de rangement, celle de l'accessoire et celle du principal. Ce ne sont plus les œuvres qui font vendre, sauf exceptions, mais l'exposition du nombril de l'artiste ou du présentateur où l'image "*marketée*", calibrée, prend une part prépondérante au détriment de l'art, de la pensée, de l'écrit qui font réfléchir ou interpellent. La puissance et la portée des messages deviennent alors inversement proportionnelles à l'exposition médiatique de ceux qui les véhiculent. Cette constatation sociologique peut évidemment être élargie au génie des peuples. Plus ils sont gavés, plus ils sont protégés, surprotégés, plus ils sont dorlotés, moins l'effort est nécessaire, moins ils ont de volonté pour sortir de l'ornière, moins ils déploient d'énergie et d'idées pour ce faire. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il faudrait crever de faim pour que nos peuples et leurs édiles veuillent sortir du marasme dans lequel ils se sont mis tous seuls, pour qu'ils retournent à l'essentiel, mais qui sait ? Pour rebondir, il faut souvent toucher le fond.

Se présentent alors deux choix idéologiques et stratégiques qui auront pour conséquence deux voies différentes pour l'avenir de nos contrées symbolisées par les deux axiomes de cette réflexion, "*vous crachez dans la soupe*" ou "*la boîte à idées*". Il faut changer notre logiciel. Il faut choisir "*l'un*" ou "*l'autre*", ou transformer "*l'un*" en "*l'autre*", accepter de nous regarder dans une glace, faire une mutation mentale, écouter la jeunesse, la force des idées nouvelles, le dynamisme de l'entreprise individuelle ou collective, la créativité qui éclot comme un printemps et un été plutôt que la réaction conservatrice qui sonne comme le glas d'un automne ou d'un hiver. Sans tarder ! Sinon, le grand sommeil est à coup sûr promis à nos (très) anciennes civilisations. Historiquement, la chute des empires s'est produite d'un seul coup d'un seul, fruit d'un lent processus de pourrissement psychosociologique, puis de pétrification économique aux conséquences politiques inéluctables, puis quand le château de sable ou de cartes, ce que sont nos sociétés, ont été embarquées, débordées par le courant vital, la marée et le vent sélectif de la vie, alors la barbarie, la tyrannie, la violence, tels des fleuves impétueux ayant brisé leurs digues, se sont emparés de ces contrées, se sont intronisés comme seuls vecteurs de communication et d'ordre après avoir laminé l'ancien monde, ce colosse aux pieds d'argile. Ce courant n'était pourtant pas plus fort qu'un autre. Il était juste la vie, la force de vie primitive, venant d'ailleurs, monstrueuse et insoumise, confrontée à l'endormissement, à l'inaction, à l'immobilisme, à la suffisance érigée comme sommet de la société idéale, enfin et conséquence ultime, à la vacuité des idées et des comportements. La nature ayant horreur du vide, elle remet les pendules à l'heure ! On oublie souvent ici par nos attitudes insatisfaites, négatives et exigeantes à l'excès, irresponsables au regard du futur, où l'esprit et l'énergie premiers des peuples ont été pervertis par le confort d'un système hyper-protecteur, qu'aucune société n'est à l'abri dans sa tour d'ivoire. Qu'aucune civilisation, quel que soit son niveau d'excellence atteint, n'est à l'abri du mécanisme de la courbe de Gauss. Naissance, croissance, apogée, déclin, à l'instar de la vie ! On oublie trop souvent que les sociétés ne sont que le reflet des êtres vivants qui les composent, donc se comportent, vivent, meurent selon les critères de la vie biologique. A ce titre, où en est donc notre civilisation occidentale ? A quelle période de ce mécanisme bio-historique sommes-nous actuellement soumis ? Comment interpréter les symptômes d'une société vieillissante ? Par sa démographie, sa pyramide des âges, son idéologie générale, le niveau d'efficacité de son éducation, de son enseignement, l'énergie et la mentalité de sa jeunesse, la porosité de son mental dans l'acceptation des drogues et des médicaments pour échapper à la réalité, sa volonté globale face au travail, son degré d'avancement dans la politique des loisirs, son art, sa faculté à croire aux mirages des utopies, la facilité qu'ont des cultures exogènes à nous imposer par la force ou la manipulation perverse leur point de vue sans qu'un ultime réflexe de survie ne vienne plus frapper nos esprits... -tous paramètres interdépendants et moteurs du résultat final à l'image d'une équation économétrique à multiples inconnues- ? Oui, tout cela est prégnant pour analyser, comprendre et lire le "*gérontomètre*" des sociétés ! Et en particulier celui de notre société européenne.

La nature a ses saisons, les organisations humaines ont aussi les leurs. On peut facilement effectuer une analogie entre les cycles de ces deux ensembles. Mais il faut être conscient que les rythmes des sociétés se déploient sur des périodes beaucoup plus longues, comme l'avait démontré Nikolai Kondratiev, les périodes fastes étant souvent plus courtes que les dépressions économiques.

Alvin Toffler aurait conclu par son titre phare qui sonne comme un formidable défi universel et intemporel, *S'adapter ou périr*, interprété ici de manière pratique et fonctionnelle par "*valoriser la boîte à idées*", impératif auquel il nous faut répondre sans complexe, ni frein, ni délai ! La survie est souvent au faible prix de cet effort sur soi-même, le coût reporté étant quant à lui, invariablement monstrueux quels que soit l'époque, l'endroit, l'organisation, le groupe ou l'individu considérés.

François SERVENIERE,
compositeur,

le 1er Septembre 2010 à Blangy-le-Château, France